

ILS SE TIENNENT AUX QUATRE COINS de la pièce. Ce n'est pas intentionnel, ça s'est trouvé comme ça. Chacun fixant une ligne imaginaire, et pensant à quoi ? Ils ne se regardent pas, à ce moment précis, ils n'ont plus de lien.

Somanges, la maison de leur enfance, se dématérialise sous leurs yeux. La pièce s'est vidée de leur chair, des blessures et des rires. Il reste le squelette de ce qui fut le foyer.

Le dernier camion vient de partir. Saul contemple le nuage de poussière sans s'émouvoir. Hélène semble ailleurs, observe une trace sur le mur ou au-delà. Élias suit leur mère des yeux, elle est dans le jardin, se dirige vers le mobilier qu'ils laissent aux nouveaux propriétaires, dispose le pique-nique, refait les gestes comme s'ils allaient s'attabler éternellement devant le champ. Rien chez elle ne trahit un changement. Il songe que leur mère n'a pas vécu en ville depuis longtemps. Elle est droite, belle encore.

Réna entrevoit son expression, ce qu'elle craint d'y trouver depuis un an. C'est indescriptible, une tristesse, une amertume, et la colère de sa mère l'étreint.

C'est une de ces journées où les heures s'écoulent, on est comme anesthésié, ni dedans, ni dehors, au milieu, en terrain mouvant mais neutre. Un temps insaisissable, un ciel cotonneux, ni froid, ni chaleur, ni pluie, ni soleil. Rien qui détermine le mois dans l'année.

D'ailleurs, ils ne se rappelleront pas la saison. Ils voudront graver les secondes, se souvenir d'une chose essentielle, ils ne parviendront qu'à se remémorer un détail, ou une succession de détails qui, juxtaposés les uns aux autres, ne leur évoqueront rien, ne les toucheront pas, alors qu'ils sont le cœur même d'un chagrin qui ne finira pas.

Leur mère les appelle. Son cri résonne dans la pièce nue, ricochet d'autres cris passés, un écho qui ne semble pas appartenir aux nouveaux contours. Ils finissent par l'entendre, ils bougent. En une seconde, ils sont éparpillés. La pièce est tout à fait vide. On peut maintenant ressentir le néant, comme tout paraît vain et étrange. La table sous les arbres les attend.

« Où as-tu trouvé ces couverts ? » demande Élias.
 « Ils n'étaient pas emballés », répond leur mère.
 « Ce sont nos couverts de toujours », dit Réna.
 « Ils semblent différents », remarque Saul.
 « Que fait Hélène ? »
 « Elle arrive. »

Les autres échangent un regard.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demande Hélène.

« Rien, répond Réna, ou plutôt, c'est drôle comme tu nous ramènes à la réalité. Ta manie de disparaître quand il faut mettre le couvert. »

« Il ne me semblait pas qu'il fallait mettre le couvert aujourd'hui », rétorque Hélène.

Elle est agacée. Plus que ça. Ses frères et sœur jubilent intérieurement.

« Vous appelez ça réalité. Ce retour idiot aux stéréotypes de l'enfance. Régression plutôt », ajoute-t-elle.

« Hélène a fait des cartons », note leur mère.

« Et nous ? Soyons clairs, Réna et moi avons tout fait », précise Élias.

« Qu'est-ce que vous racontez ? On a pris des déménageurs pour que cela ne pèse sur personne », proteste Saul.

« Le poids, ironise Réna, tu crois que les déménageurs servent à ça ? Nous décharger ? »

« On sait que tu as payé, Saul », dit Élias.
 « Ce n'est pas ce que je voulais dire. »
 « C'est ce qu'on a entendu. »
 « Chacun a participé comme il le pouvait, et vous avez plus de temps que nous », souligne Hélène.
 Élias émet un rire forcé.
 « Et vous croyez que Réna pouvait tout empaqueter ? »
 « Et pourquoi pas, Élias ? dit Réna. Tu voulais dire dans l'état où je suis ? Je pouvais puisque je l'ai fait. »
 Elle se redresse sur sa béquille et vacille.
 « C'est difficile pour toi », déplore leur mère.
 « Arrête, maman. »
 « On peut, s'il vous plaît, profiter une dernière fois du jardin ? » demande Hélène.
 « Oui, respirons le bon air, celui de notre enfance. Sentir, respirer, c'est ton truc, mais en es-tu encore capable ? » répond Élias.
 Hélène ignore le ton sarcastique. Réna s'est rassise et acquiesce.
 « Laisse, Élias, elle a raison, c'est la dernière fois que nous regardons le champ. »
 « Ne crois pas ça, raille Saul, on le verra toujours. »
 « C'est censé être sage et réconfortant ? » réplique Hélène.

Ils évitent la cabane. Chacun sait que les autres la devinent, y pensent. La cabane des enfants. Ils étaient cette entité, blottis les uns contre les autres. Leur cabane. Délaissée depuis longtemps, mais qui demeure.

« Si on la détruisait ? » propose Élias.
 « À quoi bon ? » soupire Hélène.
 Ils ont compris immédiatement de quoi il s'agit.
 « Qu'est-ce que vous voulez détruire ? » interroge leur mère.

C'est la première fois qu'ils sont réunis depuis la mort de leur père. Sans leurs enfants, conjoints, ou amis. Son absence les enveloppe comme une présence. Ils se tournent enfin vers la cabane que leur père a bâtie de ses mains, planche par planche, ils avaient ramassé le bois, les branches. Ils voudraient se parler mais ne trouvent rien à dire. Ils sont trop fatigués pour les banalités d'usage.

« Je voudrais qu'on continue à partager de vrais moments », proclame leur mère.
 « On ira chez toi », la rassure Réna.